

LES RENCONTRES DE CHRISTINE CLERC

Les mains de Georgina

Ah ! ces sourires de commisération quand Georgina Dufoix, joignant les mains, nous a suppliés de nous « *aimer les uns les autres* ». L'ancien ministre oublie que, avant la charité, les Français réclament la justice. Reste qu'elle fait face plus courageusement que les « autres ». Elle ne menace pas, elle, de revenir au pouvoir pour se venger. C'est une femme seule et sans armes. Alors, on peut ricaner sans crainte. ●



Peut-on réussir en politique sans haine ?

La mâchoire de Léotard

Une fois seulement, à propos d'un adversaire du FN qui l'avait diffamé, il m'a dit, en serrant le poing : « *J'aurais été capable de le tuer.* » La haine n'est pas entrée dans son discours. La main sur la poitrine, le regard attentif à son interlocuteur, François Léotard, de retour sous les sunlights, parle d'amour de la France, de courage, d'honneur. D'impatience, aussi, mais avec cette souriante courtoisie dont il s'est fait une cuirasse. Il faut regarder son profil – front têtue sous le cheveu coupé court, paupières tombantes, maxillaires tendus – et se souvenir de son visage d'étudiant candide à grosses lunettes et mèches sur le front, il faut lire, surtout, sa *Place de la République* (1) où il écrit « *Toute ma vie, j'ai ressenti, physiquement, l'épaisseur de la haine* » pour mesurer à quel point ces années l'ont durci. Dommage. Mais avons-nous jamais confié le pouvoir à des agneaux ? C'est peut-être, outre son talent, la chance de Léotard : d'avoir rencontré si jeune la haine (son père, maire de Fréjus, fut victime, au lendemain de la catastrophe du barrage de Malpasset, de la calomnie) ; puis de l'avoir rencontrée à nouveau, à cinquante ans, en pleine ascension. Adieu « quadras » ! « Léo » fait désormais partie, avec Mitterrand, Giscard et Chirac, des crocodiles. ●

La poitrine de BHL

C'est un des points communs qu'a Bernard-Henri Lévy avec François Léotard : la conviction d'être l'objet d'une haine injuste. Comme si l'on voulait leur faire payer à tous deux leur insolente réussite de quadras « traînant tous les cœurs après soi » – cœurs de femmes, bien sûr, mais d'hommes aussi, puisqu'ils ont chacun leur « bande » de compagnons toujours prêts à les accompagner à Sarajevo ou à les défendre avec

flamme contre les sceptiques. Donc, le bien-aimé BHL souffre : parce que sa première pièce de théâtre, *le Jugement dernier*, que le Tout-Paris est venu applaudir à l'Atelier, aurait déplu à certains critiques, il éprouverait à quarante-cinq ans le sentiment d'être traité comme lorsqu'il en avait trente et publiait son chef-d'œuvre *la Barbarie à visage humain* (2) : en jeune prétentieux. Lui qui rêvait d'être Sartre et Malraux à la fois, se voit enfermé dans une image un peu dérisoire de séducteur « médiatique ». Je suis allée voir *le Jugement dernier*. Non sans crainte, car, depuis *l'Idéologie française* (3) les textes de BHL me culpabilisent : savourer un saucisson-beaujolais, n'est-ce pas déjà présenter les signes d'une abjecte « franchouillardise » ? Les passages comiques de la pièce (l'irrésistible sketch de Jacques François en professeur de philosophie) ne m'ont pas fait rire autant que *les Rustres* de Goldoni (mis en scène avec virtuosité au Théâtre de Chaillot par Jérôme Savary). Quant à la tirade finale – d'Arielle Dombasle – Maud, si noire, elle m'a moins émue qu'une seule phrase de *l'Antigone* de Sophocle à la Comédie-Française. Mais ce que révèle BHL de ses angoisses, dans le rôle d'Anatole, metteur en scène à succès que la grâce a soudain quitté –, m'a touchée. Comme m'a touchée une façon candide ou courageuse de s'avancer ainsi, poitrine offerte aux flèches. Allons, cher BHL, on ne vous hait point ! ●

L'œil de Joël

« *Je me suis arrangé*, dit-il avec humour, *pour arriver en bon état...* » A trente-neuf ans, Nicolas Joël, directeur du Capitole – un faux air de Laurent Fabius, sérénité en plus – vient d'entamer sa troisième saison à Toulouse avec un triomphe : *Rigoletto* de Verdi. Superbes voix et mise en scène classique, « *orthodoxe* », insiste Joël, qui n'entend pas donner de leçons aux spectateurs, mais simplement du plaisir !

D'où lui vient cette sagesse – ou cette extrême modestie propre aux grands orgueilleux ? D'une exceptionnelle expérience professionnelle : à quinze ans, Joël découvre l'art lyrique à Salzbourg, où sa mère l'a envoyé étudier l'allemand. A dix-neuf ans, il entre à l'Opéra du Rhin. Et à vingt-sept, il met en scène la *Tétralogie* de Wagner – une gloire si précoce aurait dû l'exposer aux cabales et d'ailleurs, il en a connu. Mais lui sait que cela fait partie du métier. ●

(2) Grasset (1977).

(3) Grasset (1981).

(1) Robert Laffont.